

Autour d'Agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de genre

Monique Haicault

▶ **To cite this version:**

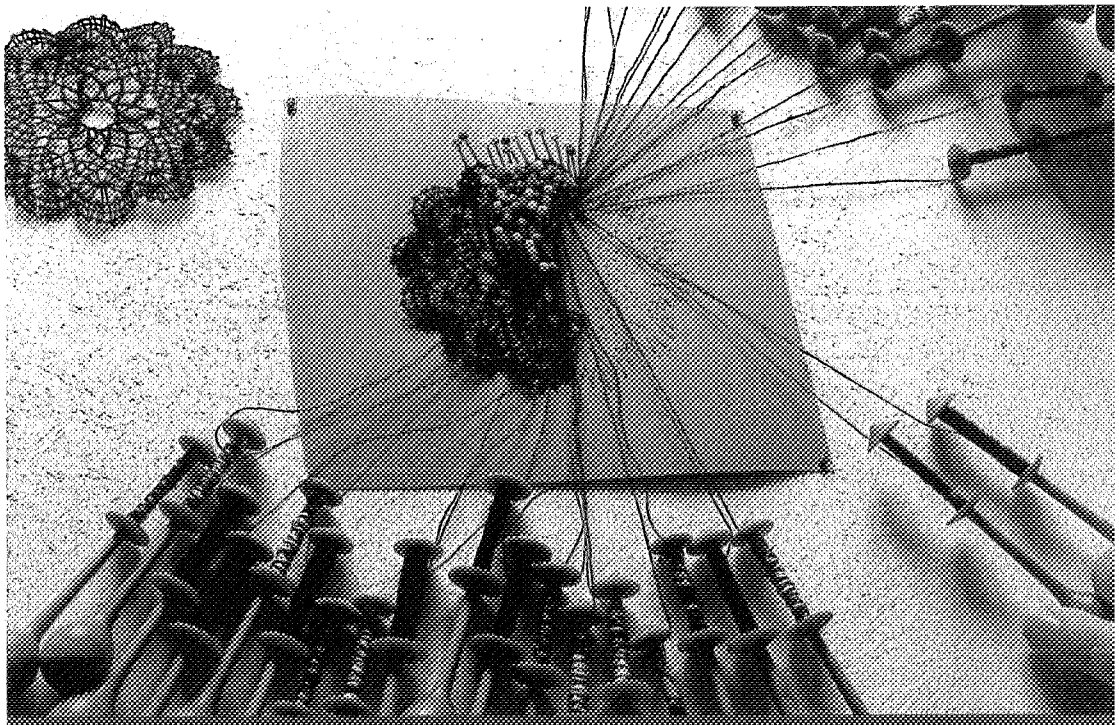
Monique Haicault. Autour d'Agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de genre. Rives Méditérranéennes, 2012, 1 (41), pp.11-24. halshs-01016577

HAL Id: halshs-01016577
https://shs.hal.science/halshs-01016577

Submitted on 30 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Agency : un concept opératoire dans les études de genre ?

41 2010

Rives méditerranéennes

Autour d'*agency*. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre

Monique HAICAULT
sociologue, LEST

Résumé : À la lumière des textes des jeunes chercheurs qui s'inscrivent dans les travaux du séminaire GeFeM, *agency* se présente comme un nouveau paradigme capable d'enrichir les recherches de genre. Avancée depuis les années 1990 par Judith Butler, la notion est explorée dans cette introduction sous trois angles : son univers sémantique, de la performativité à la conscience d'agir d'un sujet ; son contexte philosophique et politique ; les apports des développements de cette pensée aux disciplines des sciences sociales. Selon les approches de leurs différents objets, les textes soulignent la valeur heuristique du paradigme *agency*. Ils montrent aussi les difficultés de sa mise en œuvre. Dans le champ de la démarche scientifique, cette féconde notion paradigmatique bouscule nos approches, piège nos présupposés et nous invite à la vigilance épistémologique.

Abstract:The papers presented by the young researchers working with the GeFeM Research Group see agency as a new paradigm which can make a rich contribution to gender research. Originally put forward by Judith Butler in the 1990s, this concept is presented in this introductory article from three different perspectives: its semantic environment: from performativity to a person's awareness of action; its philosophical and political context; the contribution that the development of this theory can make to other disciplines in the social sciences. Depending on the positions taken by the protagonists in these papers, each article underscores the heuristic value of the agency paradigm. They also highlight the difficulties involved in its implementation. With regard to academic practice, this rich paradigmatic concept forces us to rethink our approach, to challenge our preconceptions and to become particularly vigilant in our epistemology.

La notion d'*agency* amplifiée sémantiquement par tout ce qui se greffe autour d'elle se présente comme un nouveau paradigme. Une brève exploration du travail de Judith Butler sur le genre dans son contexte sociopolitique conduit à penser qu'on peut parler de paradigme au sens où le philosophe américain des sciences, Thomas Kuhn, a utilisé ce terme pour l'enrichir et l'appliquer dans les années 1970 à dégager « la structure des révolutions scientifiques ». Si pour Platon dans le *Timée* paradigme signifie plutôt modèle, pour Austin un paradigme s'appuie clairement sur les observations des faits avérés en relation avec un sujet, conduisant à poser des questions au moyen d'une méthodologie appropriée et à interpréter explicitement les résultats d'une recherche. Il ne s'agit de rien de moins que d'une vision du monde renouvelant les corpus théoriques existants. Kuhn évoque l'idée d'une « matrice disciplinaire » : celle de Butler ne concerne-t-elle pas les approches pluridisciplinaires du genre, d'un mode de pensée relié à un système d'interprétation réinventé ? Les études de genre le proposent depuis quelques décennies, les travaux des jeunes chercheurs le prouvent. Bref, le paradigme *agency* introduit une nouvelle herméneutique, ce qui explique qu'il a pu susciter les résistances que l'on sait.

Née de la question repensée par Butler des différences sexuelles de genre, *agency* concerne donc l'humain, sa capacité à agir par-delà les déterminismes qui font, disait Merleau-Ponty, « qu'il est agi par des causes hors de lui », sa capacité à se conformer certes, mais également celle de résister, de jouer et déjouer, de transformer. Avec le Genre, on est au cœur des grandes questions invariantes sur lesquelles a « buté l'humanité », rappelle souvent l'anthropologue Françoise Héritier, questions auxquelles l'humanité a répondu par une pluralité de cultures au cours de l'histoire dès lors que toutes ont eu à penser « le trouble dans le genre » et « la différence des sexes ». Si le genre est une question anthropologique et politique, *agency* en fait une question scientifique.

Le travail sur et avec *agency* prend donc toute sa place dans le séminaire GeFeM qui s'enrichit aujourd'hui des travaux de jeunes chercheurs par la diversité des modes opératoires utilisés, pour en livrer une compréhension approfondie.

Je propose de présenter cette notion paradigmatique sous trois angles : son sens, son contexte, sa portée, ce qui revient à :

. Explorer son univers sémantique à travers les notions qu'elle convoque, afin d'éviter les réductions de signification, par exemple *agency* égale résistance, de telles erreurs de compréhension n'apportant pas grand-chose au travail épistémologique du genre, pas plus qu'à la différence sexuelle (1)

. Pointer les éléments cruciaux du contexte intellectuel et politique de son émergence : influences de philosophes, débats avec des féminismes, poids de l'expérience sociale (2)

. Dégager quelques apports aux disciplines des sciences sociales, Histoire, Sociologie, Anthropologie, Philosophie, et singulièrement aux Études de Genre, en

insistant sur la valeur heuristique de ce paradigme manifestée notamment dans les textes des jeunes chercheurs de ce numéro (3).

UN UNIVERS SÉMANTIQUE EN CONSTRUCTION

Judith Butler, philosophe américaine née en 1956, de culture juive et européenne, allemande par sa mère, parlant plusieurs langues dont le français, avait étudié la philosophie à l'Université de Yale, elle enseigne actuellement à l'Université de Berkeley en Californie. Sa formation de philosophe, on verra pourquoi, lui a permis de rompre très tôt avec « l'institution ritualisée de la philosophie » pour s'ouvrir sur d'autres disciplines et nourrir sa réflexion à partir de sa propre expérience.

Bien qu'elle ait commencé à développer sa pensée depuis plusieurs décennies et que des écrivaines comme Hélène Cixous, des philosophes comme Françoise Collin et des sociologues comme Christine Delphy se soient depuis longtemps intéressées à sa pensée, Butler prend en France et en Europe une nouvelle actualité. Cette actualité semble correspondre aux questions de société posées par les mariages gay et lesbien, l'homoparentalité, les mixités homo et hétéro sexuelles dans l'armée, le sport, la police, la politique et les systèmes éducatifs. Elle se nourrit des ouvrages de base de Butler enfin traduits en français, *Trouble dans le genre* paru aux États-Unis en 1990, traduit en 2005, *Défaire le Genre* paru en 2006, ouvrage qui rassemble de nombreux articles et des interventions effectuées au cours des années 2000 en Europe et aux USA.

L'actualisation des travaux de Judith Butler a été portée en France par des sociologues dont Didier Eribon ou Eric Fassin, ce dernier a été coorganisateur en 2005 à l'École Normale Supérieure de Paris d'une Journée d'études sur la pensée de Judith Butler. Il rappelle dans le n° 24, 2010, de la revue *Travail, Genre et Société* que les idées de Butler ont fait peur aux intellectuels français, ceux-là mêmes qui rejetaient les *Gender Studies* au nom de l'universalisme menacé. Plusieurs d'entre eux avaient en effet mis à l'écart les travaux de Derrida, de Foucault, de Cixous ou encore ceux d'Irigaray. Les réticences françaises ont profité à Judith Butler comme à de nombreux étudiants américains, les universités américaines ayant chaleureusement accueilli les penseurs français décriés, pionniers à l'époque dans leurs différentes disciplines. De son côté, Jérôme Vidal, éditeur et traducteur avec Christine Vivier en 2005 d'entretiens avec Butler, parus dans *Humain, inhumain, le travail critique des normes,* présente régulièrement le travail de cette philosophe dans la ferme intention d'en redresser les malentendus et les déformations. Si Butler étend ses questions à l'objet corps, comme en témoignent les récents ouvrages et articles parus notamment en 2011 dans la revue *Critique*, le concept d'*agency* reste toujours actif[1].

1 Judith BUTLER, Charlotte NORDMANN, *Ces corps qui comptent : de la matérialité*

La traduction d'*agency* en français n'est pas simple. *Agency* a été traduit en effet par capacité d'agir, puissance d'agir, agence, agentivité, empowerment (donner le pouvoir, maximiser la puissance d'agir par un agir collectif), conscience d'agir. L'agentivité du sujet se manifesterait par sa capacité à agir, une qualité émergente de sa conscience réflexive.

Si on retient comme définition la capacité d'agir, *agency* conduit à interroger d'une part l'agir, d'autre part l'Agentivité, conscience de soi d'un sujet.

Pour ce qui concerne l'agir, l'approche que développe Butler s'attache moins aux causes des actes et des agir ou à leurs conséquences qu'au processus de leur déroulement, qu'il s'agisse de l'assignation des normes et des actes, comme des processus par lesquels les agents se construisent et se transforment. Par quels assemblages la répétition par l'acteur de ses actes participe-t-elle de la construction des règles et des normes – comme de leur possible déconstruction – tout en contribuant à l'auto-construction de l'acteur-sujet ?

On comprend pourquoi le concept de performativité va se trouver chez Butler intrinsèquement associé à celui d'*agency*. Développée au début des années 1960 par Austin, philosophe anglais du langage, la performativité conçoit les actes de parole comme des formes d'action. Les actes du langage seraient performatifs, ils font les choses. Austin parle à ce propos d'énonciation performative, « on fait des choses avec les mots ». Dire des choses c'est accomplir (performer) un certain type d'action. S'écartant de l'hégémonie du langage chez Austin, Butler étend la performativité à tous les actes, à tous les agir. Quelles que soient les modalités d'action, agir c'est faire, c'est faire être et c'est aussi se produire soi-même. Dans *Défaire le genre*, Butler réaffirme que la performativité qui va du discours aux actes corporels est une qualité constitutive de l'*agency*.

La conception performative d'*agency* est présente dans la plupart des textes des jeunes chercheurs figurant dans ce numéro.

Selon Butler, les normes quant à elles ne sont pas conçues comme un déjà-là, agissant de l'extérieur sur un acteur qui les subirait, elles sont activées et reproduites sans cesse par les acteurs eux-mêmes dans tous leurs agir. En tant que capacité à performer, *agency* produit donc à la fois la norme et le sujet, celui-ci devenant lui-même sa propre causalité. Dans ce mouvement, l'agent peut trouver une marge d'agir en performant autrement. Performer c'est donc aussi agir en changeant, trouver la liberté dans une marge de manœuvre à déployer face aux prescriptions, notamment face à celles de genre. *Agency* a été réduit à tort à résister, ce qui ne résume pas, tant s'en faut, toute la pensée de Butler.

En sociologie, le constructivisme de Bourdieu notamment s'est rapproché de

---

et des limites discursives du sexe, Paris, Ed. Amsterdam, 2009, 249 p. ; Judith BUTLER, *Ce qui fait une vie : essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris, Zones, 2010, 176 p. ; Judith BUTLER « Le corps est hors de lui », entretien réalisé par Sylvie DUVERGER et Thierry HOQUET, *Critique*, « L'évolution des corps », janvier-février 2011, n° 764-765, p. 73-86.

l'idée contenue dans « performativité », les structures s'imprimant dans les têtes et les corps. Toutefois, l'accent ne semble pas mis chez Bourdieu sur la production des contraintes et des normes elles-mêmes par les agir individuels, les *habitus* créant, certes, des dispositions à se conformer, à subir les normes, mais non à les reproduire ni à les transformer, celles-ci ne pouvant l'être que par l'action collective. L'analyse que Bourdieu fait de la domination masculine comme norme accorde aux dominé(e)s une seule place, celle de participer à leur domination, excluant au plan individuel leur capacité à agir, à résister, à subvertir, à jouer avec les normes.

Dans son texte, Carine Plancke propose de considérer comme relevant d'*agency* les formes subtiles de jeu avec les codes des danseuses Punu du Congo-Brazzaville, peu aptes à première vue à signifier une quelconque résistance.

L'autre notion liée à *agency*, nous l'avons dit, est la conscience d'agir d'un sujet (*conscious agency*). Celui-ci occupe une grande place dans la pensée de Butler, ce qui la distingue des approches scientifiques d'obédience marxiste où le sujet pris dans des rapports sociaux coercitifs, voire antagoniques, privé en quelque sorte d'agir individuel, n'a d'autre possibilité d'action que collective et révolutionnaire. La performativité met en question le processus réflexif de la pensée, la *self-agency* qui interroge de fait la capacité auto-connaissante de l'humain. L'intentionnalité de la conscience et la conscience de l'intention consciente qui ne se réduit pas à la conception psychologique de l'intentionnalité sont, certes, tirées par l'*agency*, mais celle-ci engage différentes conceptions de la conscience et probablement différents niveaux de conscience.

Certes les questions de l'être, de la liberté, de la conscience sont au cœur des débats philosophiques ; elles intéressent aujourd'hui les sciences de la cognition, celles de l'esprit. Ces sciences apportent à la philosophie et aux sciences sociales et humaines des contenus tels que celles-ci ne peuvent ignorer. Elisabeth Pacherie, que Jacques Guilhaumou nous a fait connaître, développe en équipe de nouvelles approches des liens entre agir et conscience d'agir. Deux affirmations enrichissent déjà la compréhension d'*agency* : d'un côté, nos actes relevant d'automatismes sont des réponses à des stimulations de toute nature produisant des réponses apprises et incorporées, de l'autre, l'humain est doté d'une capacité de conscience pour agir et d'une conscience réflexive pour se positionner en témoin de ses propres actes. Nous sommes donc des agents doublement conscients, du fait de l'état de la conscience mentale de nos propres réflexes, et du fait que nous avons une expérience consciente de l'agir de nos actes. Une conscience de la conscience. *Agency* toucherait donc plusieurs plans de conscience. En outre, la capacité d'agir consciente ne s'arrête pas à l'intention, ni au moment du déclenchement, elle dure tout au long de l'action, comme un guide, elle devient alors une expérience d'agir, avant, pendant et après l'action. L'introduction d'une temporalité étirée dans la conscience est sans doute décisive dans la recherche sur la conscience. Ne rendrait-elle pas possible dans cette durée le fait que ce que nous faisons nous performe en tant que sujet, si bien que

« nous sommes déterminés par ce que nous faisons », et cela sur le long terme.

Si l'intentionnalité de la conscience, notion chère à des philosophes comme Bergson, enrichit la compréhension d'*agency*, elle ne constitue pas le seul apport des sciences cognitives aux questions posées par la conscience du sujet. Des connexionnistes, autour de Francesco Varela par exemple, ont développé l'hypothèse du « faire-face-immédiat » de la conscience qui introduit une temporalité plus courte dans la capacité de réponse du sujet conscient, alliée à une vision englobante de la situation. Appliquées à la pensée de Butler sur le Genre, les approches cognitives permettent d'affirmer en quelque sorte « je peux choisir de performer les normes de genre, de m'y conformer consciemment ou bien de les transformer ou encore de les transgresser ». On le voit, *agency* est « excitable », stimulante dans la mesure aussi où ce paradigme peut engager une réflexion transversale aux disciplines.

Les apports de philosophes et de féministes, alliés au poids de l'expérience

La pensée de Judith Butler s'est nourrie de celle de philosophes français des années 1960-1980, ceux de la *French Theory*, principalement Jacques Derrida et Michel Foucault. Elle s'est aussi enrichie des apports des féminismes américains et européens, français, anglais, italien. Enfin, elle a pris appui sur l'expérience personnelle.

Du philosophe Jacques Derrida, Butler a emprunté la démarche de déconstruction des notions et des concepts, démarche adoptée aussi à l'époque par un courant de chercheuses mettant en question les présupposés implicites des concepts majeurs de leur discipline. La déconstruction peut être définie, en quelques mots, comme une méthode d'analyse qui porte sur les postulats sous-entendus et sur les omissions dans l'approche ou dans l'analyse. La déconstruction chez Derrida s'attache au sens qui ne peut être univoque dès lors qu'il est toujours différé, déplacé. Une catégorie n'étant jamais vide d'une autre, les glissements de sens sont donc inévitables si bien que les oppositions conceptuelles forcément rigides doivent être dépassées. Il ne saurait y avoir davantage de structure, dès lors que celle-ci repose sur des termes binaires, stables et présuppose un centre, une centralité, anhistorique.

Dans ce mouvement de pensée, Butler entreprend la critique des présupposés contenus dans la notion de Genre, comme norme établie et stable. Elle développe une problématique de l'agir comme glissement déjoué, comme déplacement et capacité d'agir par un sujet. Chez Butler, l'agentivité se distingue de l'agent ou de l'acteur, tel que les sciences sociales à l'époque le conçoivent, lui refusant le statut d'individu. La critique de la pensée en mode duel a en effet dérangé la pensée dominante occidentale alors attachée à la fois au structuralisme et à une vision de la

société et du monde mus par des forces antagonistes dans des rapports entre forces sociales, massives, sans sujet individuel.

La plupart des jeunes chercheurs ayant participé à cette journée d'études ont adopté une posture de déconstruction de leur objet et des analyses habituelles, visant aussi à dépasser les constats établis sur la base de leurs sources d'archives.

À propos de la pensée de Michel Foucault, Butler affirme, en accord avec lui, que le sujet n'est pas un donné naturel préexistant aux rapports de pouvoir. Selon ces deux auteurs, le sujet adviendrait au sein des rapports eux-mêmes, la « connaissance de soi par soi » émergerait selon Foucault du dedans des rapports de domination. Pas d'essentialisme, pas de substance, mais du pouvoir sur les corps, du biopouvoir au sein duquel le sujet se construit. Cette thèse est sans doute assez proche de celle du constructivisme, à ceci près que chez Foucault comme chez Butler, le corps n'est ni déjà-là, ni substance. On comprend pourquoi l'objet corps est actuellement au cœur du travail de Butler, car au-delà du sexe et du genre il est interrogé en tant que matière[2].

L'idée de l'émergence du sujet au sein des rapports de Pouvoir qu'il traverse est politiquement « excitable ». Le texte de Nathanaël Wadbled s'attache à le démontrer. Selon Foucault et Butler, la subversion, l'agir transformateur s'effectuent dans et par la coercition des normes, dans le mouvement même de l'emprise de la normalisation, cible toujours tendue à la capacité d'agir. L'idée d'un projet émancipateur posé a priori s'oppose aux conceptions de Butler pour qui le sujet résistant invente à l'intérieur du système de contraintes. Butler déclare ne plus employer le terme de subversion depuis déjà plusieurs années, invitant par contre à réfléchir à une philosophie de la résistance pour déjouer la domination sans jamais réduire celle-ci à une simple répression.

Une autre idée présente dans la pensée de Foucault, celle de multiple, apparaît centrale dans la conception du Genre chez Butler. Elle s'oppose radicalement à la puissante vision binaire des normes de Genre, comme des normes de classes. Les deux auteurs affirment ainsi l'existence d'une sexualité plurielle, mais toujours traversée par le Pouvoir. L'idée de « multiple » a été portée dès 1970 en France dans le mouvement pluriel des femmes et par des philosophes comme Françoise Collin pour conceptualiser cette idée, en opposition aux conceptions normatives et binaires qui dominaient alors la vie politique dérangée par l'idée de multiple. Celle de « continuum des sexes » dérivant du multiple a cependant été critiquée

2 Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent*, *op. cit.* et « Le corps est hors de lui », *op. cit.*, où elle dit : « les corps adviennent, ils ne sont jamais déjà établis, car ils émergent dans le monde dans un état de dépendance à l'égard d'autres corps et d'Institutions » ; elle termine ainsi l'entretien : « le féminisme aujourd'hui doit contester la politique identitaire car il n'y a pas une essence immuable de la femme ou de l'homme ».

au sein du groupe pluridisciplinaire « Limite Frontière » autour d'Hélène Rouch, biologiste, au profit de la conception argumentée « d'une politique féministe des corps qui ne peut faire l'impasse de leur matérialité ». Le débat ne portant plus alors, selon cette chercheuse, sur ce qui serait naturel ou pas, construit ou pas, « mais sur les modalités d'une co-construction sexe et genre », tout en maintenant fermement une critique de la naturalité de la dichotomie des sexes[3].

Genre et sexualités : les débats avec les féminismes

Dans ses travaux, Butler s'attache à déconstruire et à comprendre la généalogie du Genre, dans la filiation de l'archéologie de Foucault et de Nietzsche. L'enjeu vise l'engendrement de la production du Genre et pas seulement l'étude de la norme de genre et de la sexualité. Il s'agit moins de remonter à une genèse, à un début que d'étudier comment la norme de genre se reproduit, ce qu'elle stigmatise et comment elle bouge.

Le Genre, selon Butler, est le mécanisme par lequel une norme de la différence sexuelle, appuyée sur la conception binaire et normativée de la différence des sexes est inculquée, incorporée, manifestant de la sorte un code de pouvoir qui vise sans cesse à se reproduire et à s'instituer. Butler et plusieurs courants du féminisme avec elle ont fait le constat de l'omniprésence de la norme de genre dans les institutions (mariage, parentalité, famille, ménage, normes de la sexualité, etc..), ainsi que dans le regard porté sur les homosexualités, sur les *queer*, sur les dites « déviances sexuelles, homo, trans, bi ». Selon elle, c'est la performativité de la binarité sexuelle qui a rendu cette norme hégémonique, instituant le dogme de l'hétéronormativité.

Le mouvement dédiagnostiquer le genre passerait alors par trois phases. Tout d'abord, la prise de conscience des normes et de leur pouvoir de coercition, ensuite, la capacité à développer une intention d'agir pour s'y soustraire, enfin, la découverte des moyens de l'action et son accomplissement.

Dans *Défaire le genre*, Butler dit avoir écrit *Trouble dans le genre* pour ses amies homosexuelles souffrant de l'accueil que la société américaine des années 1970 réservait aux différences sexuelles. Elle évoque le malaise vécu par les femmes notamment dans les formes de normalisation, d'identification « qui rendent les vies invivables ». Les récits de vie, les correspondances en témoignent, également les pratiques de créativité des femmes qui expriment selon Butler le malaise des choses perdues ou refoulées créant « la mélancolie » de la perte, du deuil. Devenir femme ou homme est toujours la perte de quelque chose des potentialités de l'humain.

3 Hélène ROUCH, « La dualité dans la reproduction sexuée », in Marie-Blanche TAHON (dir.), *Des frontalières*, Actes du 4e Congrès international des recherches féministes dans la francophonie plurielle, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2007, 181 p., p. 27-44 ; Hélène ROUCH, *Les corps, ces objets encombrants : contribution à la critique féministe des sciences*, Donnemarie-Dontilly, Editions iXe, 2011, 231 p.

Ce qui l'inquiète, écrit-elle encore, ce sont les normes, la normativité et pas les hétérosexuels ou l'hétérosexualité, ni la reproduction biologique, ces « techniques de soi » qui fixent les identités, disait Foucault. Elle poursuit en soutenant qu'il s'agit de « défaire l'emprise des formes de normalisation et non de supprimer le genre, ni hétéro, ni autres, mais de briser leur capacité normative sur le mode binaire ».

La réflexion de Butler rompt avec deux thèses en vigueur dans la pensée des féminismes, l'essentialisme et le constructivisme. Les débats sur sexe-nature et genre-culture qui ont agité les féminismes en Occident s'inscrivent en effet dans ce questionnement.

La réflexion de Butler rompt avec l'essentialisme dès lors qu'il affirme que la différence sexuelle est une différence première, de l'ordre de la nature. Il y aurait ainsi une essence biologique, anatomique, de deux sexes mâle et femelle, sur laquelle auraient fonctionné toutes les sociétés traditionnelles adossées à la puissance de légitimation de leurs mythes. L'hétérosexualité, comme fondatrice de l'ordre sexuel, impose la binarité des sexes. Butler traque sans cesse la tentation de l'essentialisme et du dogmatisme sous-jacent, par exemple dans le « nous les femmes » de certains courants du féminisme.

Elle rompt aussi avec le constructivisme, dans la mesure où celui-ci affirme que le Genre est une construction sociale s'imposant de l'extérieur à un sujet qui serait donc déjà existant. La construction du sujet s'effectuerait sous les contraintes de normes et de valeurs. Selon cette thèse, dès lors que nous perpétuons notre Genre chaque jour, nous jouons le rôle écrit d'avance comme des acteurs en représentation, un jeu répété à notre insu. Toutefois la performativité d'*agency* introduit la conscience de soi d'un sujet capable de faire bouger les normes. L'idée de transformation et d'émancipation individuelles est peu présente comme telle dans le constructivisme.

Forger de nouveaux outils, cesser de dénoncer les savoirs assujettis mais interroger d'autres manifestations de « réel » et en performer d'autres, constituent de nouveaux objectifs de la recherche sur le Genre dans l'optique du renouvellement théorique et méthodologique introduit par *agency*.

Dans la sociologie de l'après-guerre dominée par la vision d'un marxisme réducteur, la conscience du sujet a occupé peu de place, au profit d'une conception déterministe de l'acteur qui serait toujours pris dans des situations et dans des conditions matérielles écrasantes. Les thèses de l'émancipation reprises aujourd'hui par Luc Boltanski par exemple sont-elles à mettre au compte d'un renouveau de la théorie du sujet ? Ne s'agit-il pas encore d'un agir collectif adhérant à des idées pensées par quelques-uns pour tous au nom de l'universalisme ? L'idée de la conscience intrinsèque à l'action d'un sujet auto-connaissant a été contestée par une gauche révolutionnaire attachée au concept politique de la toute puissance de l'Organisation, ce qui alimentait en partie les tensions avec des féministes en mouvement. Celles-ci revendiquaient en effet une capacité d'agir (une *agency*) individuelle, capable aussi de faire alliance avec d'autres, mais refusant la soumission

à une vision dogmatique des luttes et de stratégies imposées de l'extérieur.

La réflexion féministe a entamé dans la recherche une rupture épistémologique notamment en France dès la fin des années 1960, pour s'engager à envisager autrement la presque totalité des objets scientifiques et des concepts. La déconstruction est partie de l'idée que pensés au masculin, les concepts et les objets légitimes des sciences portaient en eux-mêmes des caractéristiques implicitement sexuées. Le colloque national pluridisciplinaire « Femmes Féminisme Recherches » de Toulouse en décembre 1982 avait opté pour une posture centrale, la déconstruction pour toutes les disciplines. Tous les critères, tous les systèmes de classement et d'interprétation, toutes les définitions étaient considérées porteuses historiquement d'une conception surplombante et unisexe du monde et des choses. Ils devaient être examinés dans leur fondement, déconstruits et repensés pour aborder de nouveaux objets.

En sociologie des rapports sociaux de sexe – courant auquel j'ai contribué depuis son émergence au début des années 1970 –, l'entreprise de déconstruction s'est attaquée aux concepts et aux catégories au fondement des disciplines. Ainsi, le concept de travail a été critiqué dans sa conception limitée au travail productif, selon le rapport salarial conçu uniquement pour un travailleur masculin à l'exclusion de tout autre type d'activités et de travailleur, notamment le travail domestico-familial. De même, la notion de famille a été critiquée dans sa définition implicite d'une forme normative de famille, la famille nucléaire, hétérosexuelle. Ou encore le concept de compétences, construit sur la base du salariat masculin et du système de référence stable et figé des codifications, excluant tous les autres types de capacité et de savoir faire.

Longtemps les travaux de Butler, comme les études de Genre, ont été ignorés voire rejetés par le milieu universitaire français, alors que la réflexion sur sexe et genre était depuis longtemps active dans les marges du travail scientifique et sur le terrain. Depuis le début des années 2000, se succèdent au sein des universités des échanges et des interventions visant à mieux comprendre les apports de la pensée de Judith Butler et à nourrir les recherches en sciences sociales notamment celles de Genre. La Journée Jeunes chercheurs « *Agency* : un concept opératoire dans les études de genre », organisée par le groupe GeFeM à la MMSH d'Aix-en-Provence en mars 2011, s'inscrit dans ce courant ; elle a été précédée par un certain nombre de rencontres. Ainsi, pour n'en citer que quelques-unes : « Faire et défaire le genre » avec Judith Butler à Nanterre-Paris X en 2004, la Journée « Lecture de Judith Butler », à l'Ecole Normale Supérieure en mai 2005, « Questions à Judith Butler » invitée à l'Université de Poitiers en mars 2008 ; et aussi deux Colloques à la BPI Beaubourg « Genre et sexualités » en 2009, « Reproduire le genre » en 2010. Notons aussi « Points de vue croisés, Éducation sur le Genre » avec Judith Butler à l'Université Lyon 2 en mai 2010, et pour les 15 ans du Mage en juin 2010 à Paris « Le genre une nouvelle génération de questions scientifiques », enfin, plus

récemment, les Journées d'études des Jeunes chercheurs « La domination, questions de normes et de formes, en temps de crise », à l'université de Clermont-Ferrand en juin 2011. Au plan européen, soulignons les invitations de l'European Graduate School de Saas-Fee en Suisse, notamment le débat autour d'Heidegger en 2009.

LA CAPACITÉ HEURISTIQUE D'*AGENCY*

Comme on peut le constater, le paradigme *agency*-performativité-agentivité-conscience-de-soi suscite en France une nouvelle vague de travail épistémologique sur le Genre et au-delà. De nombreuses publications nourrissent, avec des débats de plus en plus pluridisciplinaires, une réflexion collective qui porte sur les manières de poser les anciennes questions et d'en aborder de nouvelles, d'opérer une collecte et un traitement renouvelés des données et d'élaborer d'autres systèmes d'interprétation, créant en quelque sorte une rupture épistémologique.

Les textes des jeunes chercheurs et le travail accumulé dans le séminaire GeFeM depuis plusieurs décennies s'inscrivent dans ce mouvement. Ils permettent de prendre la mesure des difficultés rencontrées dans la mise en œuvre du concept selon une conception élargie. En tant que chercheur(e)s nous avons en quelque sorte à performer une *agency*, par un retour sur nos certitudes, par un désir de renouveler les approches en poussant plus loin le décloisonnement des disciplines, sans craindre d'élaborer une autre herméneutique.

Pour ce qui est de la sociologie, il s'agirait selon moi de redonner une place visible au sujet agissant, et tout à la fois dominé, dans la production de la société et dans les transformations sociales et pour cela d'étudier l'émergence du sujet individuel et collectif de l'intérieur même des systèmes sociaux installés en prenant en compte différents types d'agir. « Refaire de la sociologie » comme nous y invite Bruno Latour, *agency* y contribuerait dès lors qu'il s'agit d'observer les actes individuels et collectifs en articulation organique, et que ceux-ci sont conçus comme aptes à performer les normes et les doxas comme à les modifier. Mis en chantier selon une optique repensée de l'approche comparative, les outils heuristiques Genre et *agency* permettent d'aborder autrement les objets de recherche, les sources et les données.

Un nouveau courant de chercheur(e)s s'engage dans cette direction reprenant les travaux sur l'historicité du Genre, conçue radicalement comme co-engendrement et performance afin de déjouer les pièges de l'essentialisme et ceux toujours tendus en sociologie du déterminisme constructiviste. De son côté, le concept « rapports sociaux de sexe », central dans les recherches sur le Genre depuis les années 1970, est sans doute amené à trouver une nouvelle actualité. Certes, il ne présuppose pas, contrairement à ce qui a été dit parfois, la dominance de deux genres et le caractère normatif de leur relation, ni que la biologie soit au fondement de la norme de genre et de la bisexualité. Certes, il affirme au contraire le caractère social de sa construction, de ses termes, des normes et des valeurs qui le spécifient, ainsi que sa

reproduction constante, non à l'identique. Toutefois, au fil du temps, le concept semble prendre une forme plus structurelle, moins dialectique. Ainsi au début, il incluait plus de complexité, concrétisée notamment par l'idée de sa transversalité à tous les espaces sociaux, de même la notion de rapports sociaux intrasexe, reposant sur le constat de la non homogénéité de chaque catégorie sociale de genre et de sexe, élargissait son contenu et sa capacité à englober le multiple et les marges. Selon moi, un nouvel espace conceptuel s'offre à l'imagination théorique qui serait capable de penser à la fois les apports d'*agency* et ceux, renouvelés, des rapports sociaux de sexe. Il contribuerait en quelque sorte à dépasser sans l'exclure l'opposition sujet/collectif, individu/société. Un enjeu de taille qui déborde l'imbrication Genre, classes, culture, génération, toujours en chantier.

Une incitation à la vigilance épistémologique dans les études de Genre

Sans attendre la stabilisation des avancées d'un renouveau théorique, la mise en œuvre d'*agency* dans les études de Genre invite déjà à la vigilance. Elle consiste à traquer les présupposés souvent rencontrés dans les travaux sur le Genre, afin de ne pas les reproduire. On peut en répertorier quatre :

. Le présupposé d'identité de genre. L'identité, quelle qu'elle soit, repose toujours sur l'hégémonie d'un élément valant pour l'ensemble, durable et stable. En l'occurrence, ce serait le sexe biologique, l'hétérosexualité, l'universalité de la domination masculine, comme ce fut la classe ou la race. La notion d'identité de genre présuppose l'homogénéité d'un groupe, soit les femmes, soit les hommes. Sur cette base, Butler critique la revendication féministe de l'égalité avec les hommes qui lui paraît une impasse puisqu'elle renforcerait la binormativité du Genre.

. L'assimilation Genre = femmes est une confusion fréquente qui ignore les différences, les hommes et les relations de sexe. Elle a été féconde en son temps, l'histoire des femmes et du genre en est une riche manifestation.

. Le Genre comme variable. En sociologie quantitative ou en économie, le Genre intervient dans une recherche comme une variable, au même titre que l'âge ou l'appartenance sociale, pour étudier un objet qui est construit implicitement au masculin mais pensé comme général, excluant sans le dire, ni le voir, une autre façon de poser le problème qui puisse tenir compte au moins d'une comparaison femmes/hommes.

. Le Genre rapporté à la bicatégorisation de sexe. Celle-ci repose sur le postulat du Genre réduit à deux termes opposés, stables, clairement identifiables, les hommes et les femmes, comme seule norme de la différence sociale de sexe, évacuant du coup les autres catégories de genre, mises à la marge des études et renvoyées à la bizarrerie (les *queer*). Cette posture conduit à ignorer par exemple les pratiques sociales dans bien des domaines des homosexuels masculins comme des homosexuelles féminines comparativement à celles des hétérosexuels, puisque le plus souvent ces groupes

sont étudiés séparément les uns des autres sur des objets distincts. C'est dans ce sens, peut-être, que l'historienne américaine Joan Scott propose de dépasser les approches en termes de Genre, de déconstruire les catégories de sexe et l'hégémonie floue du Genre[4]. Elle conçoit cette direction à prendre comme un moment du travail théorique et empirique, sans doute aussi politique.

La notion d'*agency* met en évidence le fait qu'un grand nombre de problèmes demeurent en suspens dans la pratique de recherche sur le Genre. Par exemple, comment saisir et inventorier la performativité/agentivité dès lors que la performativité n'est pas conçue comme une simple répétition à l'identique ? Comment développer dans cette perspective une approche scientifique des processus, des acquisitions progressives, par exemple les auto-engendrements des devenirs, tels qu'*agency* nous y conduit ? *Agency* qui engage la conscience de soi selon le processus de découverte de soi, de désignation de soi, s'accommode bien des approches qualitatives mais beaucoup plus mal de la mesure, aujourd'hui pourtant très valorisée dans les sciences sociales. Ainsi, en histoire, les récits de soi donnent une nouvelle légitimité à l'expérience du sujet comme sujet de l'histoire, de même des sources hier minorisées (photos, journaux intimes) s'affirment-elles porteuses de sens historique. En sociologie, ce sont les histoires familiales qui ont rempli ce rôle un peu à la marge de la méthodologie coutumière. Grâce à *agency*, de telles sources, hier décriées, occupent aujourd'hui une meilleure place dans les méthodes d'enquête. Si bien que la correspondance s'offre pour explorer un soi en devenir, dans une perspective relationnelle articulant l'individuel au social, le privé au public. Le texte de Meritxell Simon-Martin en fournit un exemple très pertinent.

Pour finir, on peut évoquer la nécessité de la mise en place d'une nouvelle herméneutique engendrée par *agency*. Certains textes témoignent de la difficulté à éviter les stéréotypes dans l'interprétation des données, la toute puissance des catégories habituelles d'analyse et de langage. Une autre piste de recherche et de valorisation heuristique d'*agency* s'ouvre donc dont témoignent les travaux des jeunes chercheurs.

Conclusion

Il s'agit donc d'un paradigme apparu dans l'histoire de la pensée occidentale des dernières décennies qui a le Genre et la différence sexuelle comme points de départ mais qui les déborde, tant au plan des sciences sociales, des expériences des acteurs, que des évènements et des mouvements sociaux. Plus largement, c'est la question de l'humain, de sa capacité à se penser multiple et apte à développer une conscience de ce qui le fait agir individuellement et collectivement qui est soulevée et mobilise les

4 Joan Wallach SCOTT, « Fantasmes du millénaire : le futur du 'genre' au XXI[e] siècle », *Clio*, 2010, n° 32, p. 89-117.

diverses sciences y compris les sciences cognitives.

Ce paradigme est en travail, la Journée et les textes des auteurs en témoignent. Ainsi par nos travaux, *agency* prend vie, se met en débat, se développe selon un mode opératoire toujours à examiner et à partir de sources et de données toujours susceptibles d'être réinterprétées.

41
2012
Rives méditerranéennes

Agency : un concept opératoire dans les études de genre ?

*Concept clé des premières théories féministes anglo-saxonnes, le terme d'*agency *bénéficie depuis deux à trois décennies d'un regain d'intérêt dans les études en sciences sociales. La polysemie du terme, qui n'a pas d'équivalent simple en français, et sa richesse conceptuelle expliquent les discussions qu'il a suscitées et qu'il continue de nourrir. Les contributions rassemblées dans ce numéro, issues d'une journée d'études Jeunes Chercheurs, visent à interroger, dans une perspective interdisciplinaire, la complexité du concept d'*agency *et sa portée heuristique pour les études de genre.*

sommaire

Anne MONTENACH, *Introduction*

Monique HAICAULT, « Autour d'*agency*. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre »

Jacques GUILHAUMOU, « Autour du concept d'agentivité »

Caroline MACKENZIE, « *Agency* : un mot, un engagement »

Nathanael WADBLED, « Pour un conservatisme progressiste. Conditions et effectivité de l'action d'après Judith Butler »

Carine PLANCKE, « *Agency* et possessions féminines en Afrique. Une évaluation critique »

Meritxell SIMON MARTIN, « La correspondance de Barbara Leigh Smith Bodichon (1827-1891) : l'*agency* conceptualisée à travers les échanges épistolaires »

Aldo D'AGOSTINI, « L'*agency* de Juliette Adam (1836-1936) : des lieux, des rôles et des combats pour agir en politique »

Sophie LHENRY, « Militantisme, féminisme et *agency* : qui de l'œuf ou de la poule ? Analyse sociologique des carrières militantes de féministes exilées »

Caroline MACKENZIE, « L'*agency* sur le terrain : l'expérience militante »

Michela ROMAGNOLI, « *Agency* : un concept applicable aux associations féminines en Tunisie et au Maroc ? »

Pages Jeunes Chercheurs

Christopher DENIS-DELACOUR, « *Consolato del mare*, *Consoli* et *Capitani* à Civitavecchia *(1742-1797)*. L'expression institutionnelle du positionnement économique des acteurs »